

> juillet 2026, page 23, en kiosques

CES TOURISTES AUXQUELS PERSONNE NE SOUHAITE RESSEMBLER

Les abymes de Martin Parr

Souvent affalés, l'air hagard, les vacanciers de Martin Parr font sourire. Mais, avec 1,4 milliard de voyageurs internationaux, ne sommes-nous pas (presque) tous des « surtouristes » ?

PAR ANTOINE PÉCOUD

ENTRÉ dans Le Petit Robert en 2024, le mot « surtourisme » désigne *«une présence touristique perçue comme excessive et nuisible»* et paraît succéder, en pire, au tourisme de masse, notion qui fleure bon le monde d'hier — celui d'avant EasyJet, Booking ou Airbnb.

Rapidement devenu un lieu commun de la critique du tourisme, le terme est associé à toutes sortes de problèmes et désagréments : dégradation de l'environnement, prolifération des logements touristiques au détriment des locaux, saturation des services publics et transformation d'un monde qui se muséifie pour n'être plus qu'une marchandise comme une autre. Dans un secteur qui pèse plus de 11 600 milliards de dollars (9 870 milliards d'euros) en 2025, soit 10 % de l'économie mondiale (1).

Au début des années 1980, le photographe britannique Martin Parr commence la série qu'il intitulera *Small World* : plages bondées ; touristes dociles agglutinés derrière leurs guides ; omniprésence de quinquagénaires blancs, appareil photographique en bandoulière, obèses et vaguement hagards... Tous les clichés du surtourisme sont déjà là. Ce n'est plus l'attraction qu'on photographie mais le vacancier lui-même, lequel relègue au second plan les pyramides d'Égypte ou la place Saint-Marc.

Satire de génie ou méchanceté gratuite, le style Parr a fait couler beaucoup d'encre. Avec son esthétique hyperréaliste qui rend la « réalité » quasi artificielle, ses couleurs vives, voire criardes, qui entrent en tension avec son obsession pour la vie quotidienne et les classes populaires, dans un constant mélange de banalité et de kitsch, il est aussi immédiatement reconnaissable qu'impitoyable — du moins à l'égard de quiconque vit dans le monde occidental et a les moyens de partir de temps à autre à la découverte du monde.

Nombre de ces clichés ont été récemment exposés à Paris, en particulier au Jeu de Paume, dans la rétrospective « Martin Parr. Global Warning » (2), dont le texte de présentation a le mérite, sinon de l'originalité, du moins de la clarté : Parr y est qualifié de photographe du « *désordre de notre époque* » et des « *dérives de nos modes de vie* ». La dénonciation est implacable, et la petite famille en voyage culturel — contrainte de réserver ses billets bien à l'avance pour admirer le

Parthénon, les Offices à Florence ou la Sagrada Família — se retrouve sans ménagement placée du côté des « *déséquilibres de la planète* ».

L'œuvre du photographe, disparu en décembre 2025, rencontre d'autant plus d'écho que le tourisme est à la fois en plein essor — 1,4 milliard de touristes internationaux en 2024, selon l'Organisation mondiale du tourisme (OMT) — et vilipendé de toutes parts, y compris par ceux qui le pratiquent mais essaient de s'en distancier. Les notions de « tourisme durable » ou de « *slow tourism* » sont très présentes, et nombre d'essais critiques ont été publiés sur le sujet (3).

Il est bien sûr plus agréable d'avoir le Machu Picchu ou les temples de Kyoto pour soi tout seul. Et on ne peut nier que le modèle social des compagnies *low cost* s'avère aussi désastreux que leurs conséquences environnementales, ni qu'un capitalisme de plate-forme presque entièrement dérégulé permet aux propriétaires immobiliers d'accroître, souvent illégalement, leurs profits (4). Mais la critique du surtourisme n'en relève pas moins d'une dynamique sociale assez classique : à mesure qu'une pratique se démocratise, elle suscite l'insatisfaction de ceux qui en perdent l'exclusivité. Il est plaisant de pratiquer le yoga en Inde ou le trekking en Patagonie — sauf évidemment si tout le monde en fait autant. Le « touriste » est donc, presque depuis sa naissance, la face dépréciée d'une pièce dont l'autre face se nomme « voyageur » (5).

Un célèbre cliché de Parr montre un amas de visiteurs en train de photographier la Joconde, réduite à une image floue et insignifiante en arrière-plan. Datée de 2012, la photographie semble anticiper les ennuis actuels du Louvre en matière de sécurité ou de surfréquentation, mais elle évoque aussi le constat de Gustave Flaubert qui, de Naples, écrivait en 1851 à sa mère combien il trouvait les touristes « *sots* » : « *J'étudie tous ceux qui viennent au musée. Sur cinq cents, il n'y en a pas un que cela amuse, certainement. Ils y viennent parce que les autres y viennent. Le lorgnon sur l'œil, on fait le tour des galeries au petit trot, après quoi on referme le catalogue et tout est dit* » (6).

Depuis le XVII^e siècle, les jeunes gens de bonne famille s'en vont parfaire leur formation en visitant l'Europe du Sud et le pourtour méditerranéen. Le conformisme de ce « Grand Tour » — terme dont dérive le mot « tourisme », apparu en 1818 en français — irrite déjà Flaubert, qui semble, cela dit, ne pas vraiment faire autre chose que du tourisme.

Plus d'un siècle plus tard, les photographies de Parr entretiennent cette critique — montrant une fois de plus l'ambivalence des sociétés modernes à l'égard de cette pratique. Son expansion est indissociable de la révolution industrielle, qui enrichit la bourgeoisie, dégage du temps libre, fournit les infrastructures (comme le chemin de fer). Et, dès ses origines, le tourisme s'insère dans les inégalités capitalistes naissantes, en permettant à des individus des régions les plus prospères de profiter d'autres contrées, moins développées.

Le déplacement n'est pas seulement géographique. En allant vers le sud, en explorant les Alpes, en valorisant la beauté d'une nature préservée, en s'émerveillant devant les traditions et coutumes, le touriste est en quête d'une pré-modernité que sa société d'origine a perdue, et qui devrait lui offrir cette « évasion » que promettent aujourd'hui les voyagistes. Mais rapidement le tourisme devient lui-même une industrie et un moteur du développement capitaliste, si bien qu'il se révèle tout aussi standardisé et aliénant que la vie dont on cherchait à s'« évader ». Dialectique classique, qui alimente les déconvenues : les touristes de Parr ont rêvé d'ailleurs, mais paraissent toujours un peu résignés — ce qui ne les empêchera pas, au contraire, de repartir.

Si ses clichés fascinent, c'est enfin parce que le tourisme est l'activité photographique par excellence. Rappelons que le XIX^e siècle a vu naître non seulement le tourisme et sa critique, mais

aussi la photographie. On ne part dès lors plus pour découvrir le monde, mais pour voir « en vrai » ce qu'on a déjà vu photographié, et qu'on photographiera bien sûr à notre tour. Autant de mises en abyme successives que la scénographie du Jeu de Paume illustre habilement : grâce à des fenêtres dans les murs séparant les salles de l'exposition, le visiteur apercevait, comme au travers d'un cadre photographique, les grappes de visiteurs plongés dans la contemplation de clichés de Parr, lesquels figuraient eux-mêmes des touristes en train de photographier.

On pourrait même aller plus loin, et voir dans la disposition des lieux une critique générale du loisir culturel, dont le tourisme ne serait qu'un avatar : avec les foules qui se pressent au musée, aussi compactes que celles qui défilent devant la fontaine de Trevi, la culture est un produit de consommation de masse, et alimente la distinction inhérente à une société de classes. Avec parfois un peu de condescendance, Parr nous montre les touristes que nous sommes — mais aussi les touristes auxquels nous souhaiterions ne pas ressembler.

ANTOINE PÉCOUD
Sociologue à l'université Sorbonne Paris Nord.

-
- (1) « Travel & tourism sees best year ever and emerges as the world's fastest growing sector outpacing the global economy in 2025 [<https://wttc.org/news/travel-tourism-sees-best-year-ever-outpacing-the-global-economy-in-2025>] », World Travel and Tourism Council (WTTC), Londres, 14 avril 2026.
 - (2) Martin Parr, *Global Warning*, 2026 [<https://jeudepaume.org/evenement/martin-parr-global-warning/>], catalogue de l'exposition qui a eu lieu au Jeu de Paume du 30 janvier au 24 mai 2026 coédité avec Phaidon ; cf. aussi Martin Parr, *Small World*, Dewi Lewis Publishing, Stockport, 2026 (1re éd. : 1995).
 - (3) Parmi lesquels : Aude Vidal, *Dévorer le monde. Voyage, capitalisme et domination*, Payot, Paris, 2024 ; Linda Lainé, *Voyage au pays du surtourisme*, L'Aube, La Tour-d'Aigues, 2024 ; Juliette Morice, *Renoncer aux voyages. Une enquête philosophique*, Presses universitaires de France, Paris, 2024.
 - (4) Les données sont disponibles sur insideairbnb.com/fr [<https://insideairbnb.com/fr/>]
 - (5) Jean-Didier Urbain, *L'Idiot du voyage. Histoires de touristes*, Payot, Paris, 2002.
 - (6) Cité dans Amélie Schweiger, *Flaubert en toutes lettres*, Presses universitaires de Rouen et du Havre, Mont-Saint-Aignan, 2012.

Mot clés: [Tourisme](#) [Capitalisme](#) [Photographie](#)
